HAL
open science

Typologie linguistique, langues, discours, représentations du monde et idéologies

Jean-Philippe Watbled

To cite this version:

Jean-Philippe Watbled. Typologie linguistique, langues, discours, représentations du monde et idéologies. Travaux & documents, 2003, Langues, littératures et cultures étrangères: champs épistémologiques, 19, pp.7-16. hal-02160101

HAL Id: hal-02160101

https://hal.univ-reunion.fr/hal-02160101v1

Submitted on 19 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Typologie linguistique, langues, discours, représentations du monde et idéologies

JEAN-PHILIPPE WATBLED

Une question classique de l'anthropologie linguistique est celle des rapports existant entre le monde, la représentation du monde et les structures linguistiques. La notion de représentation du monde inclut éventuellement les idéologies et les philosophies. On peut prendre la notion de représentation au sens microscopique : vision d'un événement particulier et mise en discours de cet événement. On peut la prendre aussi au sens macroscopique : vision du monde, vision idéologique du monde, découpage du réel. On appelle en général ce « monde » *extralinguistique*, en opposition aux structures et unités linguistiques qui en rendent compte.

L'objet de notre travail, dont le présent article est une première étape, est de tenter de mettre de l'ordre dans les débats sur les relations entre, d'une part, le langage et les langues particulières et, d'autre part, les représentations du monde, les idéologies et ce qu'on appelle les cultures. Pour y voir plus clair, il nous semble essentiel d'expliquer comment les langues sont organisées et structurées.

Dans les limites de ce qui se veut avant tout une présentation des problèmes, nous proposons simplement ici ce que nous appellerons un programme de travail, avec quelques pistes qui nous semblent centrales et l'exposé de questions fondamentales. Nous voulons aussi proposer une *méthode*. Les lignes qui suivent sont donc à considérer comme des *prolégomènes* à l'étude de la question des relations entre langage et représentation du monde.

LES COMPOSANTES DE LA LANGUE

Les langues ne sont pas monolithiques : chaque langue est structurée en composantes. Nous distinguons trois composantes centrales ou nucléaires dans toute langue naturelle : la phonologie, le lexique et la grammaire. La phonologie se subdivise elle-même en deux parties : la phonologie segmentale et la phonologie suprasegmentale ou prosodie. La phonologie segmentale étudie les systèmes phonématiques (paradigmes de consonnes et de voyelles). Cette partie de la phonologie étudie aussi la phonotactique, définie comme ensemble de règles

régissant la combinatoire (syntagmatique) des phonèmes dans la syllabe et le mot ; la phonologie suprasegmentale, ou prosodie, étudie des phénomènes comme l'accentuation, le rythme et l'intonation. Le lexique est l'ensemble plus ou moins structuré des unités primordiales (mots et locutions) mises à la disposition du locuteur. La grammaire, enfin, comprend la syntaxe, ou grammaire des relations entre les mots et les groupes de mots dans la phrase, et la flexion, qui a pour objet la manière dont certaines propriétés grammaticales, comme le temps, le nombre, le cas, etc., se manifestent à l'aide de marqueurs tels que, les particules, les désinences, la flexion interne (apophonie, etc.), par exemple.

Une langue est un système de formes *virtuellement* mises au service de la signification, les formes véhiculant *effectivement* les significations lors de l'acte de discours. Outre les trois composantes centrales que nous venons de mentionner, il faut par conséquent ajouter dans cette logique des composantes que nous appellerons transversales. La morphologie a pour objet d'étude la construction et la structure lexico-grammaticale des mots. Elle comprend deux parties : la morphologie lexicale, qui traite de la formation des mots en tant qu'unités lexicales ou lexèmes, et la morphologie flexionnelle (grammaticale), qui traite de la manière dont les propriétés flexionnelles des mots « variables » sont signalées à l'aide de marqueurs formels.

L'autre composante transversale est la sémantique, qui est lexicale (sens des mots du lexique) et relationnelle : sémantique grammaticale, ou sémantique de la syntaxe et de la flexion, sémantique du discours (niveau transphrastique, interaction linguistique, communication, dimension pragmatique). La sémantique est au cœur du débat, puisque tout dans la langue est au service de la signification.

LANGUE ET DISCOURS

La relation dialectique entre langue et discours est essentielle dans la conception du langage que nous défendons. Le discours rend compte des données de l'expérience extralinguistique, mais les données en question et les structures linguistiques sont hétérogènes. La linguistique doit être conçue comme l'étude des mécanismes qui permettent le passage du caractère virtuel de la langue au caractère effectif du discours. Il ne peut exister de linguistique de la langue indépendante de l'étude du discours. En effet, s'il est vrai que la langue est une partie essentielle de

l'objet de science, le linguiste n'a pas accès directement à cet objet, qui est de l'ordre de l'inobservable. Les seules données observables et accessibles sont de nature discursive. La tâche du linguiste consiste donc à reconstruire, de manière consciente et scientifique, les structures virtuelles de la langue, à partir de l'observation des données discursives effectives. Il s'agit de « remonter » du discours observable et observé, vers la langue, inobservable par nature.

En étant spectateur de la partie que l'on joue, il faut retrouver les règles du jeu. Se pose alors la question du lieu de la langue. La réponse s'impose : la langue n'a aucune existence indépendante hors des esprits des locuteurs qui en utilisent les règles et les principes pour produire du discours. Elle n'a d'existence que dans le psychisme des locuteurs. La langue est une réalité purement cognitive. Les différents modèles intériorisés par les différents membres d'une même communauté linguistique se ressemblent assez pour qu'on dise qu'ils parlent la même langue : la communication est alors possible, par ce que des structures et unités virtuelles analogues ou assez proches se retrouvent dans les esprits des locuteurs de la communauté en question.

Dans cette perspective, l'objet de la linguistique est bien l'étude des procédés par lesquels le locuteur produit du discours (acte d'énonciation, énoncé produit) à partir de la langue, vue comme l'ensemble des règles, principes et conditions qui permettent le discours, comme l'ensemble à partir duquel on génère le discours. La compétence (psycholinguistique) permet de « dire », c'est-à-dire de produire du « dit ». En ce sens, la théorie est non seulement cognitive, mais aussi énonciative. Sur le plan théorique, la langue « précède » le discours.

La langue n'est pas un objet clos : elle est nécessairement ouverte sur le discours, mais elle l'est également sur l'extralinguistique. Produire du sens, signifier, ne peut consister qu'à se servir de signes pour rendre compte d'une réalité autre que ces signes eux-mêmes, réalité qui est par nature étrangère à ces signes. On retrouve ici la notion d'arbitraire du signe, mais il faut aller plus loin. L'arbitraire appliqué au signe minimal (morphème, mot) est somme toute un constat assez banal. Beaucoup plus intéressante est la question de la manière dont le locuteur d'une langue donnée organise et agence les unités linguistiques pour rendre compte de l'événement extralinguistique. Nous revenons plus loin sur cette question cruciale.

COMPOSANTES DE LA LANGUE ET CULTURE

L'une des questions qui est traditionnellement posée est celle des relations entre les structures syntaxiques ou le lexique d'une langue ou, plus généralement, l'ensemble des propriétés structurelles de cette langue, et les idéologies et représentations du monde des locuteurs.

Si l'on accepte d'une part la distinction fondamentale entre langue et discours, d'autre part l'idée que l'universel se cache souvent derrière le singulier et la diversité, on peut aisément montrer que les idéologies sont, nécessairement, largement indépendantes de la langue et de ses structures, ce qui ne signifie pas qu'elles soient indépendantes du langage, pris au sens des propriétés générales que partagent les langues, ni que les différences entre les langues n'aient aucun impact sur les représentations du monde.

Nous insistons ici sur le fait que ce sont bien davantage les *contenus* des discours qui sont idéologiques, et que les langues ou les structures linguistiques formelles qui président à la production du discours informent moins que certains ne le pensent les cultures et les idéologies.

Comme toute position, la nôtre demande certainement à être nuancée : en effet, le langage, et donc toute langue, est une réalité d'une grande complexité structurelle. De ce point de vue, il importe de prendre en compte les composantes d'une langue, et en priorité : la phonologie, le lexique et la grammaire. Chacune de ces composantes connaît elle-même une structuration interne et les différentes composantes inter-agissent de manière dialectique, et parfois même conflictuelle, ce qui rend compte de bien des faits de diachronie. En tout état de cause, la composante dont la structuration est incontestablement la moins « serrée », la plus labile et la moins régulière, est le lexique. Or, c'est précisément par cette composante, le domaine le plus fragile et le moins étanche, le plus perméable et le plus poreux, que la langue permet le plus la pénétration culturelle et idéologique. L'hypothèse que nous défendons est donc celle-ci : dans une approche graduelle des choses, le lexique est par nature la composante linguistique la « moins linguistique », étant la moins structurée et la plus en prise sur les entités extralinguistiques et l'évolution socioculturelle, technologique, idéologique, etc. Les mailles du réseau lexical ne sont pas serrées. Il est donc logique que les phénomènes de représentation générale, culturelle et idéologique puissent être en relation plus nette avec le lexique qu'avec les composantes plus proprement et plus

typiquement linguistiques. Créer une lexie ou un même un paradigme de lexies est en général sans conséquence sur la structure générale d'une langue. En revanche, imaginer une corrélation forte (directe ou indirecte iconique ou symbolique) entre une représentation du monde et un système grammatical nous semble plus difficilement envisageable.

L'ARGUMENT DE LA DIATHESE

Pour démontrer la validité de ce point de vue, nous aurons recours à la notion de diathèse (cf. voix active, voix passive, etc.). C'est en effet la diathèse qui révèle le mieux la relation entre l'extralinguistique et les structures linguistiques dans le domaine grammatical, et notamment syntaxique. L'existence de la diathèse montre qu'une même langue peut offrir la possibilité d'envisager de différentes « manières » structurelles un même événement extralinguistique, comme le montrent les exemples suivants, avec des nuances sémantiques, mais aussi un noyau actanciel commun : *Quelqu'un a enfermé Jean dans la cave, Jean a été enfermé dans la cave, Jean s'est fait enfermer dans la cave, Jean s'est laissé enfermer dans la cave...*

Si cela est possible et même courant, dans le domaine intra-linguistique, c'est-à-dire au sein d'une même langue, alors, les différences de traitement grammatical entre les langues, face à la nécessité de la mise en mots, de la conversion en discours d'un même événement extralinguistique, se laissent ramener au phénomène de diathèse, et ne sont donc pas plus grosses de conséquences que la diathèse conçue de manière classique, c'est-à-dire au sein d'une seule et même langue. L'existence de la diathèse, envisagée à notre façon, c'est-à-dire étendue à la linguistique comparée et à la typologie des langues, est permise par le caractère fondamentalement hétérogène du linguistique et de l'extralinguistique, surtout dans les domaines autres que le lexique, donc dans les domaines les plus typiquement linguistiques. Et s'il y a hétérogénéité, pourquoi y aurait-il une corrélation forte entre la grammaire et la représentation du monde, surtout si le phénomène en question, la diathèse, existe au sein même de la plupart des langues ?

Cette question est pour nous au cœur de la problématique générale du langage. En quoi l'acte de discours consiste-t-il, sinon à mettre en mots une réalité *autre*, de nature non discursive ? On rend compte

d'événements non linguistiques en produisant un événement linguistique. Il s'agit d'élaborer un scénario et de construire une mise en scène. L'un des points les plus importants de notre argumentation est celui-ci : le scénario est souvent le même d'une langue à l'autre, et c'est surtout la mise en scène qui est susceptible de varier. Cette mise en scène se réalise dans la diathèse. Or, la diathèse existe avant tout au sein d'une même langue. Les différences syntaxiques entre les langues étant de même nature que la diathèse au sein d'une langue donnée, il est difficile de prétendre qu'elles entraînent des visions du monde distinctes, ou seraient liées d'une manière quelconque aux visions en question.

LE LEXIQUE

Le lexique est la composante la moins structurée, la plus labile, et de ce point de vue la moins typiquement linguistique, comme nous l'avons affirmé plus haut. Il fourmille d'idiosyncrasies, de semi-régularités et d'irrégularités. Les dérives sont légion. Nous allons simplement donner deux exemples. La relation entre *possible* et *impossible* semble la même que celle qui existe entre *pertinent* et *impertinent*. Pourtant, cela n'est vrai que pour la forme, la construction des termes. Sémantiquement, aucun rapport analogique. Le terme *traçabilité* est devenu de plus en plus fréquent. Il a pour origine l'anglais *traceable*, lui-même dérivé du verbe (anglais) *trace*, dans le sens de « retrouver l'origine ». Or, le paradoxe est ici que le nom français, qui a toutes les apparences d'un dérivé, n'est en réalité dérivé de rien en français, puisqu'on n'a ni traçable, ni tracer dans ce sens ! Le dérivé français est un pseudo-dérivé, formé à partir d'un calque virtuel de l'anglais traceable, lui-même authentiquement dérivé du verbe trace, dans l'une de ses valeurs sémantiques seulement. Le lexique est certes organisé, mais nos exemples, qui ne sont pas des cas isolés et sont représentatifs, montrent que cette organisation est fluide et perméable, et permet des distorsions dans les relations entre forme et sens et dans les processus de formation.

Le lexique est la partie la moins structurée du langage, mais cela n'empêche pas le profane d'avoir tendance à identifier la langue au lexique, en privilégiant d'ailleurs l'écrit. Dans l'idéologie ou la représentation la plus courante de la langue, lexique et écriture dominent : il n'y aurait de langue

qu'écrite, et la langue serait une nomenclature, un vaste ensemble de mots. Dans cette même représentation simpliste, la grammaire est une création des puristes, et non une réalité cognitive. Quand on songe que le lexique est, par sa nature, la composante la plus perméable aux faits de culture, on conçoit aisément que nombre d'« idéologues » du langage voient une corrélation et un jeu d'influence très forte et directe entre langue et culture.

Il est certes évident qu'un nouvel objet technologique ou un nouveau concept entraînera en général un processus de néologie lexicale. Cependant, ce qu'il convient d'examiner, c'est s'il existe une relation assez « serrée » entre les faits de culture, les représentations, les idéologies, les mentalités et les *structures* lexicales. Si l'on veut éviter le dogmatisme, on concédera qu'il existe une relation, étant donné précisément la nature du lexique et sa structuration labile et perméable, mais il s'agit d'une relation faible et peu systématique. Quelques arguments suffiront ici. Tout d'abord, des locuteurs de groupes culturels ou ethniques différents peuvent avoir une langue commune sans que cela entraîne de rapprochement spectaculaire. Inversement, le fait de parler des langues différentes n'entraîne pas nécessairement des différentiations nettes au sein de certaines communautés. Les bouleversements historiques n'ont jamais de corrélat linguistique profond. Les plurilingues sont très nombreux sur la planète : faut-il considérer la majorité des humains comme capables de changer radicalement de vision du monde lorsqu'ils passent d'une langue à l'autre ? Que dire enfin de la possibilité de la traduction, phénomène qui concerne les systèmes linguistiques dans leur intégralité et non pas simplement le lexique ?

UN MODELE DU PROCESSUS ONOMASIOLOGIQUE

Nous allons maintenant présenter dans ses grandes lignes un modèle de la production du discours par le locuteur. Nous pensons qu'il existe dans le psychisme du locuteur de toute langue des unités sémiques élémentaires et que la strate sémantique la plus profonde est de nature cognitive et largement indépendante de la langue ou des langues intériorisées par le locuteur, puisque, lors de l'acte de discours, elle « précède » la mise en mots. Autrement dit, au niveau de cette strate, nous avons sinon de l'universel, du moins des analogies profondes entre les locuteurs de langues différentes. Ce

sont ces analogies profondes qui rendent possible le mécanisme de la traduction, par exemple. Lorsqu'un locuteur programme un discours, il formule la structuration sémantique de son message à ce niveau cognitif profond, avant d'appliquer certains mécanismes qui vont mener par stades successifs à l'expression linguistique, avec une structure syntaxique, des mots, une structure prosodique, etc. Nous appelons *processus onomasiologique* l'ensemble de ces mécanismes de mise en mots ou mise en discours. Lors de ce processus, le locuteur est contraint de se plier aux règles d'organisation des unités sémiques élémentaires et de leurs regroupements en sémèmes propres à sa langue. Le sémème est le contenu sémantique structuré du lexème, c'est-à-dire du mot tel qu'il est envisagé dans le lexique (psychique). Pour comprendre, prenons le cas du parcours inverse, celui du décodage ou processus sémasiologique. Lors du décodage, le verbe *tuer* en français, comme le verbe *kill* en anglais, par exemple, sera sémantiquement décomposé de la manière suivante (à la voix active), *X* étant le sujet-agent de la phrase et *Y* l'objet-patient :

CAUSE {Affecter, X, Y} { venir-à (état) non-vivant, Y}
(L'actant X agit sur l'actant Y, l'affecte, et cette action cause la mort de Y.)

Les définitions des mots que donnent les locuteurs confirment qu'ils procèdent nécessairement (et inconsciemment) à ce type de décomposition sémantique. Ce qui va varier d'une langue à l'autre, ce sont, entre autres, les regroupements des unités sémiques en sémèmes, les sémèmes n'étant rien d'autre que la face sémantique des lexèmes. Pour ce qui est de la syntaxe, si l'on se réfère à nos réflexions sur la diathèse, on comprendra que dans un premier temps, le locuteur élabore un scénario de l'événement qu'il veut « verbaliser » : par exemple, un certain nombre de participants sont les acteurs d'un événement donné (action, processus, état, etc.). Dans le cas d'un événement dynamique comme l'action de *tuer*, on aura l'agent et le patient, ainsi que l'identification et la nomination des participants :

Tuer [= Action], X [=Agent], Y [= patient]
X = Jane, Y = Tom.

Au niveau de cette strate, qui représente le stade initial du processus onomasiologique, puisqu'on a déjà le lexème *tuer* ainsi que l'identité des participants (nous avons choisi des noms propres pour simplifier la

description du processus), il y a une forte analogie syntaxique entre les langues, car il s'agit de la strate syntaxique la plus profonde. On peut l'appeler la strate actancielle, où l'on indique des rôles sémantiques. Dans les langues qui ne présentent pas d'options diathétiques, c'est-à-dire de choix de voix (active, passive, etc.), l'agent d'une phrase d'action sera nécessairement ensuite sélectionné comme sujet de cette phrase. Si l'on a des options diathétiques, l'option active sera non marquée et nécessairement sélectionnée dans un premier temps (abstrait), avec l'agent comme sujet. Cependant, le locuteur aura la possibilité de convertir sa structure (provisoire) en voix passive, en sélectionnant le patient comme sujet, ce qui implique que l'agent soit en quelque sorte « dégradé » et laisse ainsi libre la position subjectale. Plus on se situe dans les strates profondes et plus les langues se ressemblent, et plus on remonte vers la surface du discours et plus les langues risquent de diverger. L'essentiel est le point suivant, pour ce qui nous concerne ici : les structures actancielles, pour la mise en mots d'un événement donné, se ressemblent d'une langue à l'autre, et les possibilités diathétiques risquent d'entraîner quelques dissemblances. Il convient d'ailleurs de ne pas exagérer ces dissemblances, en rappelant qu'il n'y a pas de différence de nature entre la comparaison des options diathétiques au sein d'une même langue et la comparaison des possibilités syntaxiques d'une langue à l'autre (voir *supra*). En tout cas, quel que soit le nombre d'options diathétiques offertes par les langues, ces options ne sauraient entraîner des visions du monde différentes, puisque dans la strate syntaxique plus profonde, celle de la structure actancielle, on a souvent affaire à des structures analogues d'une langue à l'autre, pour la mise en mots d'un même événement.

Au sein d'une même langue, de nombreux processus confirment la validité de notre hypothèse. Nous citerons simplement, sans entrer dans les détails, la possibilité de la paraphrase et de la définition. D'une langue à l'autre, la traduction est également révélatrice (on peut d'ailleurs rapprocher les phénomènes et considérer l'acte de paraphrase comme une traduction intralinguistique).

Il règne en tout cas une grande confusion dans le domaine des réflexions sur les rapports entre langue, pensée, idéologie, vision du monde et culture. Cette confusion est généralement en partie due à l'absence d'explicitation de la conception que l'on se fait de la langue. Or, les avocats d'une forte corrélation entre la langue et les autres réalités citées ont le plus souvent en tête, implicitement, simplement la surface des discours,

autrement dit non pas la langue, mais le discours, et surtout la strate la plus superficielle de ce discours, la sortie de l'algorithme du processus onomasiologique.

CONCLUSION

Nous avons voulu montrer que le débat sur les relations entre langage, langues, cultures, idéologies, visions et représentations du monde, supposait préalablement une conception claire de la structure générale du langage et de la comparaison entre les langues. Toute langue se structure en plusieurs composantes et la description par le linguiste de la mise en discours de l'événement extralinguistique nécessite un modèle cognitif multistratal du processus onomasiologique.

Il est évident que la forme linguistique et les structures spécifiques d'une langue donnée exercent une influence sur la manière de présenter le scénario de l'événement que l'on veut décrire et ont un impact sur les représentations du monde. Néanmoins, l'essentiel est ici de ne pas confondre influence ou impact et corrélation forte. Le lexique est la composante la plus ouverte aux faits de culture, mais les différences syntaxiques entre les langues, faibles dans les strates les moins superficielles et plus fortes à la surface du discours, sont moins pertinentes pour le débat en question. Quant au domaine sémantique, les possibilités de décomposition du sens, la paraphrase et la traduction révèlent que les locuteurs de langues différentes ont des fonctionnements analogues. À cet égard, ce ne sont pas tellement les langues qui entraînent ou informent des représentations ou des idéologies différentes : ce sont plutôt les contenus des discours, accessibles seulement indirectement par l'observation de la forme de ces discours, l'interprétation, le décodage et les procédures herméneutiques, qui sont les véhicules et les symptômes de ces représentations et idéologies.